

pour réparer les dégâts ; ce fut à Trois-Rivières qu'on fit halte à cet effet.

On repartit et, avec une témérité bien digne des sauvages, les Hurons, compagnons du Père, tiraient constamment du fusil sur les nombreux gibiers qu'on rencontrait en cette saison. Cette fusillade fit qu'au détour d'une Pointe, qui doit être située à l'embouchure de la Rivière-du-Loup, la petite troupe fut attaquée par une trentaine de canots Iroquois qui s'emparèrent de tout, hommes et choses, après avoir tué un Huron. Ils emmenèrent leurs prisonniers, et le Père Bressani eut à endurer les tourments qu'avait soufferts avant lui son frère en religion, le Père Jogues. Il eut les mains mutilées et brûlées, son corps souffrit du fer et du feu, au point qu'un jour il perdit connaissance et ne revint à lui qu'avec la perspective d'être incontinent mis à mort.

Le bon Père avoue, dans sa relation, qu'il redoutait la mort par le feu, et sous l'effet de cette horreur bien naturelle, il dit à un chef : " Je suis prêt à la mort, mais de grâce ne me faites point brûler. " " Tu ne mourras pas du tout, dit le chef, mais on vient de te donner à une vieille femme. " Cette vieille traita bien son prisonnier et un peu plus tard elle le vendit 200 francs au gouverneur hollandais Kieft dont nous avons déjà signalé la bonté. Le Père Bressani fut renvoyé en France, puis il revint, comme son modèle le Père Jogues, en Canada, et remonta chez les Hurons.

(A continuer.)

EDUCATION.

Conseils aux Instituteurs.

XXIII.

MODÈLES A SUIVRE.—GERSON, ROLLIN.

Je ne veux pas terminer ces instructions, sans proposer à votre imitation deux nobles modèles, choisis parmi beaucoup d'autres que j'aurais pu vous offrir. Comme le dit un ancien adage : *Leçon commence, exemple achève.* Ecoutez et retenez ces deux noms ; ils sont l'honneur de notre patrie, ils sont la gloire de l'enseignement : Gerson, Rollin.

Gerson florissait il y a quatre siècles. C'était un homme d'une haute intelligence, d'une science profonde, d'une vertu à toute épreuve, d'un caractère doux et modeste. Il brilla par son éloquence dans l'Université, dans la chaire, dans les conseils. Il fit éclater une force d'âme égale à ses talents, et dans des temps de trouble et d'anarchie, il poussa le courage civil jusqu'à l'héroïsme en réclamant vengeance pour les victimes, sous les poignards des assassins. Entre autres écrits célèbres, il composa *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'un célèbre philosophe a appelée le plus bel ouvrage qui soit sorti de la main des hommes. (1)

Cet illustre défenseur de toutes les saines doctrines, étant encore dans la force de l'âge, voulut finir ses jours dans une obscurité laborieuse. Il alla s'enfermer à Lyon dans une école d'enfants pauvres, et se voua tout entier à leur instruction.

Devenu maître d'école, celui qui avait été l'oracle de l'Eglise universelle ne crut pas s'abaisser en se mettant à la portée des plus petits enfants, et il se trouvait avec eux à son aise et à sa place, comme s'il eût encore parlé en présence des rois et des conciles.

Devant la porte de son humble école venait expirer le bruit confus du monde, qui l'appelait en vain à régner de nouveau sur lui par l'ascendant de la vertu et de l'éloquence. Son front naguère si majestueux, ses yeux où brillait le feu du génie, s'étaient doucement ombragés des voiles d'une humilité pieuse. Rien en lui ne trahissait sa condition antérieure, si ce n'est une sorte de grâce majestueuse qui ne pouvait l'abandonner ; et rien, non plus, ne le distinguait d'un instituteur ordinaire, si ce n'est une subli-

mité de patience et de zèle dignes de Celui qu'il nous a si bien appris à imiter.

Pour toute récompense de ses soins, il demandait à ses élèves d'ajouter tous les jours à leurs prières ces simples paroles : " Mon Dieu, ayez pitié de votre pauvre serviteur, Jean Gerson. " Et dans son testament, il supplie tous ceux à qui il a donné des soins, de payer ce pieux tribut à sa mémoire.

N'admirez-vous pas un tel modèle ! L'exemple de ce grand homme ne vous enflamme-t-il pas d'une généreuse émulation ? Rougiriez-vous de cette obscurité qu'il préféra à toutes les gloires du monde ? Vous plaindriez-vous de ces fatigues qu'il choisit comme le délassement d'une vie longtemps agitée ? Vous laisseriez-vous d'être en rapport avec les enfants, en voyant qu'il a voulu passer ses derniers jours au milieu d'eux, et qu'il mit sa consolation dans leur amour et son espoir dans leur prières ?

Le second exemple que je veux vous citer est d'un genre tout différent. Rollin n'a pas rempli dans le monde une aussi brillante destinée ; il n'a pas été, non plus, maître d'école ; mais il a tellement excellé dans un enseignement supérieur, qu'en cherchant à l'imiter, ceux qui se livrent dans une sphère plus humble à des travaux analogues deviendront de plus en plus dignes de leur mission : heureux s'ils peuvent reproduire quelques traits affaiblis de cette vénérable image !

Rollin, né sous le règne de Louis XIV, si fécond en grands hommes, fut la gloire de l'Université de Paris. Elève, professeur, principal, recteur, il se fit constamment estimer et chérir par l'union des qualités les plus rares.

Le jour même où il fut appelé à l'honneur de diriger un collège, il renouça à toute relation avec le monde ; il ne sortit plus de ce studieux asile, ou si ses devoirs l'en éloignaient momentanément, sa pensée ne le quittait pas.

Sa sollicitude s'étendait à tous les détails administratifs, aussi bien qu'à tous les soins de l'éducation. La discipline était irréprochable. Des maîtres qu'il choisissait avec des précautions infinies secondaient ses efforts, et il les conduisait avec tant d'art, qu'il leur inspirait insensiblement son esprit. Tout ce qu'il exigeait des autres, il le pratiquait le premier, et il était plus rigide pour lui-même que pour eux. A tous les exercices il était le plus assidu et le plus ponctuel ; aussi, même absent, il présidait à tout ; car les élèves, accoutumés à lui, le voyaient partout ou croyaient le voir, tant ils étaient pleins de sa pensée, et son souvenir leur imposait presque autant que sa présence.

Tout entier à l'éducation de ses chers élèves, il s'occupait de chacun d'entre eux comme s'il eût été seul. Dans ses instructions générales, dans ses entretiens particuliers, il ne cessait d'exercer dans leur âme le feu de tous les nobles sentiments ; grâce à la direction hautement morale qu'il savait donner à leur instruction, l'étude des lettres était pour eux l'école de la vertu.

Sa tendresse pour eux le rendait extrêmement sensible à leurs succès. On dit que, dans les distributions de prix, sa joie et son enthousiasme allaient jusqu'à l'ivresse. Il serrait les vainqueurs dans ses bras avec effusion, et il trouvait pour les vaincus de douces paroles qui relevaient leur courage.

On jugera, par l'anecdote suivante, de la confiance qu'il inspirait. Un père de famille, qui habitait une province éloignée et qui ne connaissait que de réputation le vertueux principal, lui amena son fils, en le priant de l'admettre parmi ses pensionnaires. Rollin refusa, parce que le nombre des élèves était déjà même trop considérable ; et, pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les dortoirs où il ne restait pas une seule place dont il pût disposer. Ce père désolé ne voulut pas se rendre à l'évidence. " Je suis venu exprès à Paris, lui dit-il, pour vous amener mon fils ; vous le ferez coucher dans une classe, dans une cour, où vous

(1) C'est à tort que l'on a voulu ravir à Thomas de Kempfen la gloire de ce livre, pour la donner à Gerson. Voyez l'article de M. de Fenouillet, 1er volume de ce journal, p. 173.